

Les Lettres normandes

n° **129**
Janv. 2021



N° 129 - 7 € 1^{er} trimestre 2021

LES LETTRES NORMANDES
Revue Trimestrielle de
la Société des Écrivains Normands

43 bis rue Stanislas Girardin, Apt.7 - 76000 Rouen
franck.buleux@orange.fr
ISSN : 0753-9010

Rédacteur en chef : **Franck Buleux**



0753-9010

Poppa
de **Bayeux**

Lauréate du Prix André Maurois



Franck Buleux

2

LES LETTRES NORMANDES Revue Trimestrielle de la Société des Écrivains Normands

n° 129 - Sommaire

- P. 2:** *Le mot du président*
Franck BULEUX
- P. 3:** *Poppa de Bayeux.*
Joëlle DELACROIX
- P. 4:** *Pourquoi Poppa ?.*
Franck BULEUX
- P. 5:** *Des Normands "ensauvagés"
en Amérique*
Eric NAVET
- P. 11:** *Echos des activités
de la Société des écrivains normands,*
Irène GAULTIER-LEBLOND
- P. 12:** *Notre anthologie poétique*
Claude VANCOUR
Yves PETIT-LOISEL
- P. 16:** *Missy Messi !*
Une nouvelle de Raymond-John Pilkington
Vladimir FIȘERA
- P. 18:** *Parole aux écrivains normands,
De fleur en arbre, la Normandie en flore*
Jocelyne CORBEL
- P. 23:** *Prix Gustave Flaubert 2021*
- P. 24:**

La Société des Écrivains Normands

Le directeur-gérant : Franck BULEUX
Les auteurs d'articles sont seuls
responsables de leurs écrits.
Pour toute correspondance,
s'adresser au président Franck Buleux
franck.buleux@orange.fr

www.ecrivains-normands.com

Abonnement 2021

40 € (4 numéros)
55 € pour un couple.

Maquette et Impression
Groupe EDH Communication
SIRET 421.115.866.00020

Soyons les bâtisseurs de nos défis ! Le mot du président

Permettez-moi, préalablement à tout autre palabre ou discours, de vous adresser tous mes **vœux de santé, de bonheur et de joies plurielles à l'aube de l'année nouvelle.**

Puisse aussi 2021 nous apporter de meilleures conditions de partage et de communication entre nous et entre toutes et tous !

Les restrictions de réunion et de circulation dues à la crise sanitaire nous ont obligés à "tenir" une assemblée générale par correspondance. Je vous remercie de votre participation massive et de votre triple vote favorable à notre équipe. L'ensemble du bureau de la Société vous en est particulièrement reconnaissant. Je vous communiquerai les chiffres définitifs dans notre prochaine édition.

Parlons un peu de l'évolution de nos activités : en 2021 et au-delà, il nous faudra développer notre site en l'alimentant par vos textes, écrits ou poèmes, n'hésitez pas à le visiter et à l'alimenter : <https://www.ecrivains-normands.com>

2021, ce sera aussi l'occasion de célébrer deux grands Normands, connus de tous et de chacun : d'abord, Gustave Flaubert, né à Rouen le 12 décembre 1821 et mort à Croisset, lieu-dit de la commune de Canteleu, le 8 mai 1880 mais aussi Louis Hyacinthe Bouilhet, dit Louis Bouilhet, né à Cany le 27 mai 1821 et mort à Rouen le 18 juillet 1869. Les deux auteurs, dont nous célébrons le bicentenaire de leurs naissances, ont d'ailleurs été condisciples au collège royal de Rouen puis sont devenus, beaucoup plus tard, des amis intimes. Sur ce sujet, il n'est pas inutile de conseiller la lecture de l'essai de notre feu président d'honneur, Claude Le Roy, *Louis Bouilhet, l'ombre de Flaubert*, paru en 2009 aux Éditions H&D.

Concernant nos activités, outre ce trimestriel, vous avez aussi, à votre disposition, le site Internet dont l'adresse est rappelée plus haut. Déjà, nous co-organisons avec la mairie de Cany-Barville (76) une journée dédiée à Louis Bouilhet le 26 mars prochain, notre sociétaire Philippe Olive participe activement à la préparation de la cérémonie pendant laquelle des anciens lauréats de notre prix seront conviés à s'exprimer. Rappelons que ce prix de poésie a été créé en 1989 et nombre de nos sociétaires en ont été honorés : Jocelyne Corbel, Irène Gaultier-Leblond, Jeanne Foucher, Yves-Marie Hello notamment.

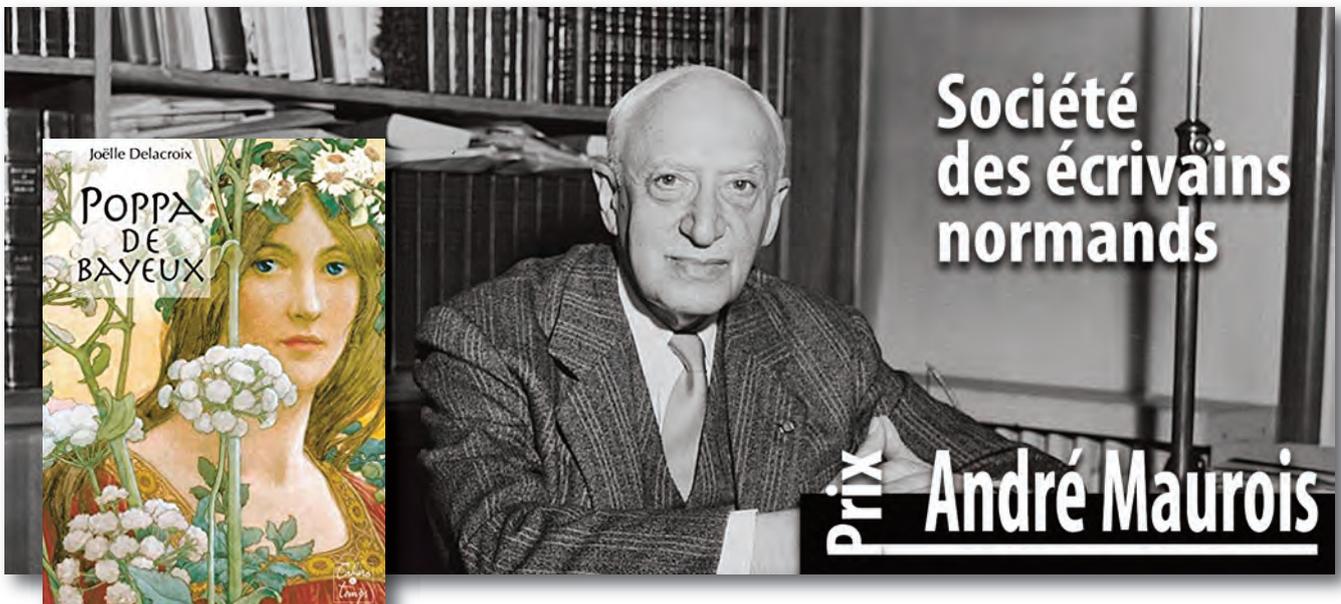
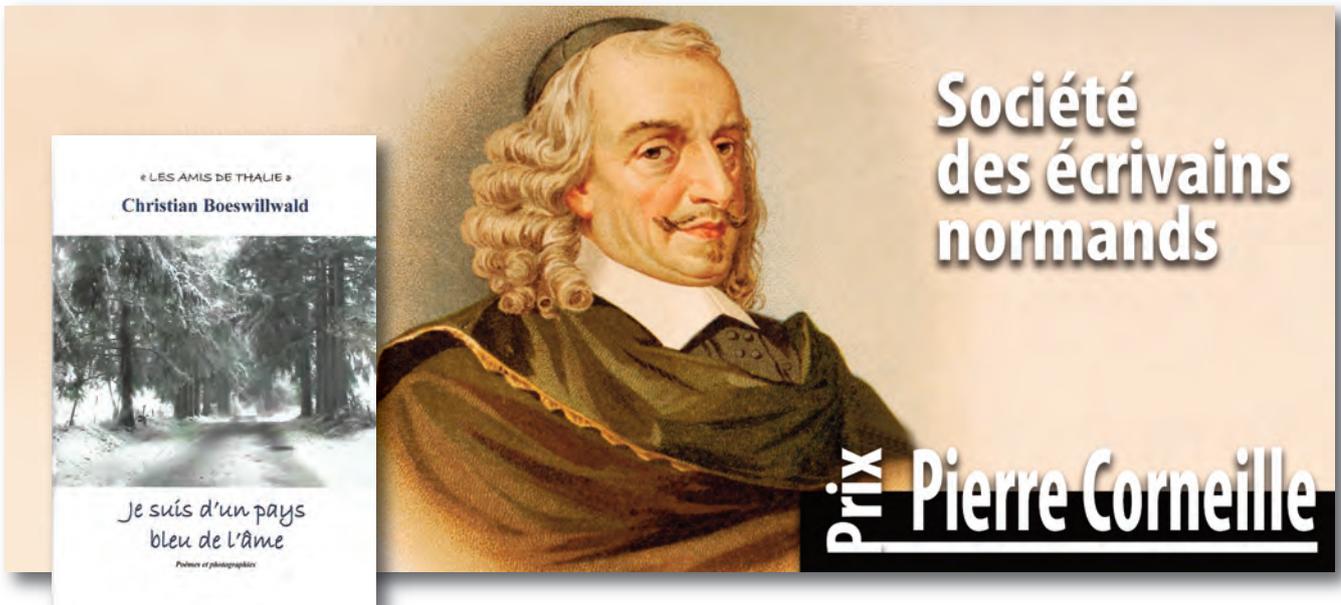
De nombreux chantiers nous attendent donc, soyons-en les bâtisseurs ! Dois-je ainsi rappeler que nous aurons à sélectionner le prix Gustave-Flaubert en 2021 ? Pour le bicentenaire de sa naissance, c'est un beau défi à relever !

L'année 2020 s'est terminée par la remise de nos prix littéraires Pierre-Corneille, pour la poésie, et André-Maurois pour la catégorie des essais.

Nous félicitons notre sociétaire Joëlle Delacroix, pour son *Poppa de Bayeux*, édité par une maison normande, Cahiers du Temps (installée à Cabourg), à qui nous avons attribué le prix André-Maurois et Christian Boeswillwald, animateur de l'association et de la revue éponyme littéraire et picturale, *Les Amis de Thalie*, dont nous rendons compte régulièrement dans cette revue (pour toute correspondance : **Les Amis de Thalie, 13, chemin La Valade, 87 520 Veyrac**), pour son recueil de poèmes, *Je suis d'un pays bleu de l'âme*. Ces deux œuvres ont donné à nos deux jurys pleine satisfaction et nous avons déploré, bien évidemment, le fait de ne pas avoir pu partager, autour d'une table conviviale, l'attribution physique des prix considérés.

Espérant que la vie comme nous l'entendons ne peut que reprendre son cours prochainement, je vous souhaite une agréable lecture de notre revue, qui, je l'espère, vous donnera entière satisfaction. Vous pouvez, toutes et tous, apporter votre plume à sa conception.

Cette revue est la vôtre.



Poppa de Bayeux

L'auteure, Joëlle Delacroix, nous adresse ce texte :

Hiver 890. La ville de Bayeux est assiégée par une troupe d'Hommes du Nord, mené par Hrólfr (Rollon sous forme latinisé), un Norvégien banni de son pays d'origine. La ville, prise d'assaut, est mise à sac ; le comte Bérenger qui a reçu la garde de cette cité et une grande partie de la population sont tués. Les rescapés sont faits prisonniers.

Parmi ces captifs se trouve Poppa, une toute jeune femme, la propre fille du comte Bérenger.

« **Quand Rollon la voit, il s'éveille au tendre amour, ce qui n'est pas étonnant. Son cœur se remplit de joie quand il voit qu'il est**

épris d'elle » écrit le chroniqueur Benoît de Sainte-Maure.

Peut-être épris, mais sans doute par calcul tout d'abord, Hrólfr choisit de faire de Poppa sa compagne. Contrainte, la jeune fille suit son ravisseur, tout d'abord dans le Royaume d'Alfred le Grand pour lequel Hrólfr s'enrôle comme mercenaire. D'abord obsédée par l'idée de lui échapper, Poppa découvre petit à petit la personnalité de son compagnon ; l'un et l'autre apprennent à se connaître et à respecter la culture et les croyances qui leur sont propres.

Quelques années plus tard, Hrólfr pénètre dans la vallée de la Seine et,

Joëlle Delacroix ¹





avec l'accord de l'archevêque de Rouen, il s'installe près de la cité à condition de l'aider à la protéger. Aidé par Poppa qui est apparentée à plusieurs grands nobles du royaume franc, Hrólfr, tout en poursuivant ses raids, s'intègre petit à petit au monde franc jusqu'à ce qu'en 911, le roi Charles le Simple lui octroie en toute souveraineté les terres entre la cote et l'Epte, terres qui deviennent celles des Hommes du Nord, et donc la future Normandie. Hrólfr devient le premier comte normand de Rouen, baptisé sous le nom de Robert.

Poppa de Bayeux, ainsi, est un récit qui revisite l'installation des Hommes du Nord dans la région de Rouen, en le présentant du point de vue de cette jeune femme, tout d'abord captive puis

épouse aimante, fidèle, enfin mère de deux enfants dont Guillaume qui succédera à son père comme comte de Rouen. C'est un récit à plusieurs voix où Poppa, Hrólfr et les différents protagonistes s'expriment tour à tour. C'est aussi un roman d'aventure et un roman d'amour. Mais, ce récit s'il est romancé, s'attache aussi à décrire la vie quotidienne de cette époque et la condition des femmes ; il suit les faits historiques connus et s'appuie sur une large bibliographie d'ouvrages et d'articles de référence. Enfin, il est agrémenté de courts récits liés à la mythologie nordique, de cartes et d'illustrations. L'ensemble à travers une part d'imaginaire s'attache à faire découvrir une période méconnue de l'Histoire.

Joëlle Delacroix

Notes

- ¹ Docteur ès sciences de l'Université Pierre et Marie Curie à Paris, Joëlle Delacroix, enseignante-chercheuse en informatique au Conservatoire national des arts et métiers, est passionnée par le Haut Moyen Âge franc, époque des rois mérovingiens et carolingiens, ainsi que par l'épopée et la civilisation des Vikings.

Franck Buleux



Pourquoi Poppa?

Pourquoi Poppa en 2020 ? Pourquoi célébrer la mémoire de la frilla (concubine) de Rollon, premier jarl du duché de Normandie à partir de l'accord du traité de Saint-Clair-sur-Epte entre le chef viking et le roi de France.

Lors de la colonisation viking, les Danois s'établissent nombreux dans le pays de Caux, dans le Roumois et dans la plaine du Neubourg. Ailleurs, d'autres bandes, venues du royaume de Norvège, s'installèrent, notamment dans le Cotentin. La population d'origine est morte, s'est enfuie, s'est réfugiée dans les zones reculées (forêts, contrées éloignées de la mer ou des fleuves) ou bien a réussi à pactiser avec les hommes du Nord (les Northmen). Ces Neustriens (la Normandie faisait partie de la Neustrie avant l'incursion et l'installation des Scandinaves) sont des Gaulois mêlés de Francs et de Saxons. Bien sûr, après la fondation du duché, des femmes (peu présentes avant 911)

vinrent aussi, comme les deux broches féminines de style scandinave trouvées à Pîtres (27) le montrent, mais les Vikings prirent, comme frilla de nombreuses jeunes filles du pays, permettant la fusion entre la tradition païenne du Nord et les valeurs de la Croix déjà profondément installées sur la terre devenue normande. Poppa enlevée par les troupes de Rollon fut aussi, et surtout, l'élément féminin fondateur de cette terre sans que il n'y aurait pas eu Hastings et la conquête du pays des Angles.

Célébrer la Normandie des ducs, celle du Conquérant, c'est aussi rappeler qu'il y a plus d'un siècle, naissait cette terre de Rollon et de Poppa. De cette union charnelle, naissait notre région. A l'heure où il est beaucoup question de statues, la question d'en dresser une à Rouen de Poppa ne serait pas, à mon sens, un vain propos.

Franck Buleux

« A l'heure où il est beaucoup question de statues, la question d'en dresser une à Rouen de Poppa ne serait pas, à mon sens, un vain propos ».

Des Normands « ensauvagés » en Amérique

Par Eric Navet

Permettez-moi de me présenter : né à Cherbourg le 5 août de l'année 1947 au domicile de ma grand-mère, Alice Navet née Leroy ^[1], modeste marchande de meubles, au 35 rue des portes, en face de la quincaillerie Vaur et pas loin du grand magasin Rati, j'ai hérité de la bougeotte de mes ancêtres normands, que je me plais à penser « vikings » bien sûr, mais peut-être, plus directement, de mon arrière-grand-père Leroy qui naviguait sur les mers de Chine dans les années 1880 ^[2]. Depuis bientôt un demi-siècle, sauf imprévu ^[3], je me rends régulièrement au Canada, au bord du lac Huron, où je retrouve ma famille amérindienne d'adoption, de l'ethnie Ojibwé pour être précis...

Ici, « adoption » n'est pas un vain mot. Mes relations avec les Indiens remontent à ma prime enfance lorsque je jouais, avec ma cousine et comme beaucoup d'enfants du *baby-boom*, « aux Indiens et aux cow-boys » dans le jardin de la maison - Villa Bellevue ! - que ma grand-mère, que j'ai déjà présentée, louait pour nous tous les étés à un prix très modique à un Monsieur Carpentier à Bretteville-en-Saire, commune modeste où je jouis depuis plus de six ans d'une retraite « paisible et bien méritée », selon les formules consacrées, après des années de nomadisme dans des pays plus ou moins exotiques. Dans ces jeux où, avec beaucoup d'imagination, un massif d'hortensias devenait une cabane de « Peaux-Rouges » et où les crapauds près de la vieille citerne prenaient volontiers figures d'alligators, bien sûr, j'étais l'Indien.

Bien plus tard, après avoir successivement ressenti une vocation de naturaliste et de marin (et oui, la mer !), j'ai appris avec bonheur qu'on pouvait faire métier d'étudier les Indiens. Après un bac philo ^[4] décroché à l'araché au Lycée Buffon à Paris, j'ai donc entrepris, l'année de mai 68, et conclu avec succès, bien plus tard, des études d'ethnologie à la Sorbonne et à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (au *Centre d'Études Arctiques* que dirigeait Jean Malaurie, un normand !).

De nombreuses années après mon premier séjour, en 1971, à l'été 2010, à l'initiative d'une jeune femme, Tricia Stevens, et de sa mère, Marie Mason, d'une famille que je fréquente donc depuis près d'un demi-siècle, un *homme-médecine* ^[5] de la communauté amérindienne Ojibwé de Saugeen, dans l'Ontario au Canada, me remit, en présence de témoins, une plume d'aigle très ancienne qui doit m'accompagner et nous protéger, moi et les miens, et qui concrétise mon lien avec la famille qui m'a ainsi accepté et fait membre de la communauté.

En Guyane, mon autre « terrain » d'ethnologue depuis la même année 1971, si les Teko auxquels je m'intéresse, ne m'ont pas « officiellement » intronisé *tadzat* (chef de village) ou *padze* (chamane), je suis aujourd'hui, pour les plus jeunes, *Tāmu*, le « grand-père », et pour les anciens *Imol pa*, « l'Ami », des titres qui m'honorent et m'attachent aussi à un pays et à un peuple.

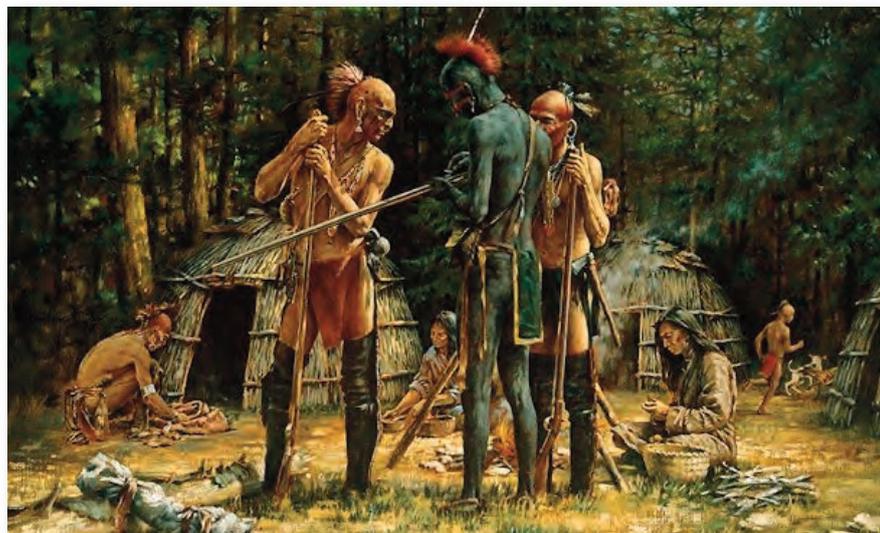


Éric Navet ¹



Notes

¹ Professeur émérite / Institut d'Ethnologie Membre du Laboratoire SAGE, Sociétés, Acteurs, Gouvernement en Europe (ERA 6373 du CNRS). / Université de Strasbourg



Notes:

^[1] Comme, sous ses dehors austères (petite, mince et toujours vêtue d'une robe noire), elle avait de l'humour ; elle avait coutume de dire qu'en se mariant avec Louis Navet elle avait échangé un roi contre un navet !

^[2] Je conserve de lui un portrait au fusain, un diplôme de champion

« Un ouvrage norvégien du XIII^e siècle, écrit pour l'instruction des princes vikings énonce que :
« Les gens qui explorent la terre et la mer obéissent à trois tendances : le goût du combat et de la renommée ;
le désir de connaître ; l'appât du gain ».

1ère Partie

« Sauvages », « Coureurs de bois » et « Robes-Noires » e

6

Les lettres normandes – Revue trimestrielle de la Société des Écrivains normands



On le sait, car ces propos ont fait débat, en juillet 2020, dans un entretien au *Figaro*, un ministre français a déclaré qu'il fallait « stopper l'ensauvagement d'une certaine partie de la société ». Je ne vais pas ici, car ça n'est ni l'endroit ni le moment, mêler ma voix à cette turbulente polyphonie, mais on dit parfois que l'histoire se répète et il est amusant de constater que, en d'autres temps, en d'autres lieux et en d'autres circonstances, les paroles du ministre auraient pu être prononcées par d'autres fonctionnaires de l'État. Je veux parler de ces Français, dont je suis et normand comme la plupart, « voyageurs », trafiquants de fourrure ou de bois de *Brazil* et interprètes qui s'ensauvagèrent bel et bien, non pas dans les banlieues de nos grandes villes – même s'il y règne parfois la « loi de la jungle » –, mais dans les forêts profondes de la Nouvelle-France (le Canada) et de la France antarctique (le Brésil). Au Nord, on les appela d'ailleurs « coureurs de bois », tandis qu'au Sud, c'est le terme de « truchement » qui s'imposa.

Un ouvrage norvégien du XIII^e siècle, écrit pour l'instruction des princes vikings énonce que : « Les gens qui explorent la terre et la mer obéissent à trois tendances : le goût du combat et de la renommée ; le désir de connaître ; l'appât du gain » (cité par Riverain, 1966 : 247). Nul doute, l'histoire le démontre de façon indubitable, que c'est « l'appât du gain » qui constituait le premier motif des conquérants de nouveaux mondes. Il s'agissait, avant tout, de trouver de nouvelles sources de profits matériels, à commencer bien sûr par le sacro-saint « métal précieux » : l'or. Découvrir le mythique *Eldorado*, un pays imaginaire où serait réalisé le vœu de Crésus – hommes et bâtisses y étaient, rêvait-on, couverts d'or –, fut le premier moteur des grandes entreprises de découverte en Amérique.

Mais à cette rapine, à l'accaparement par les Occidentaux, et par tous les moyens y compris les plus violents, des pays et des hommes - ce

qu'on appelait autrefois « colonisation » et qui se nomme aujourd'hui « mondialisation » –, il fallait une justification morale. Elle était toute trouvée puisque la tradition chrétienne, exprimée dans les *Évangiles*, fait devoir à tout chrétien de « répandre la Bonne Nouvelle » et de convertir tous les peuples à la « vraie foi ». Aux motivations des Vikings vint donc s'ajouter l'évangélisation.

Lorsqu'il embarque la seconde fois pour la Nouvelle-France, en 1615, Champlain (1570-1635) emmène les premiers missionnaires ; ils sont de l'ordre des Récollets et, plus tard, ils laisseront la place aux Jésuites. Champlain avait aussi à son bord de futurs interprètes, des jeunes hommes prêts à abandonner, pour un temps du moins, la vie « civilisée » et à apprendre les langues « sauvages » : le Montagnais, le Huron, l'Iroquois..., pour devenir, en principe, des *truchements*, des intermédiaires dans le trafic, la *traite* disait-on alors, des animaux à fourrure.

Les patronymes des plus célèbres de ces aventuriers, trafiquants et missionnaires, témoignent de la prééminence du sang normand, et ça n'est pas simplement du au fait que parmi les principaux ports d'embarquement, non pour Cythère mais pour les Amériques, figuraient Dieppe, Rouen (alors seconde ville de France), Honfleur. Certes, la quête de biens matériels (tangibles comme la morue dans les mers et les fourrures dans les terres, ou intangibles comme l'*Eldorado*) était toujours bien présente, mais il apparaît, à lire les biographies de quelques-uns de ces « truchements », « coureurs de bois » par la force des choses, que quelque chose d'autre motivait ces arpenteurs de l'inconnu, de ces inventeurs de mondes.

Jean Nicolet (ou Nicollet selon les sources), né vers 1597^[2] à Cherbourg, ou à côté, à Hainneville où sa famille avait des biens, débarqua en Nouvelle-France en 1618. Outre ses fonctions officielles d'interprète pour le compte de la Compagnie des marchands, il fut

n Nouvelle-France [1]

mandaté par Champlain pour chercher un accès direct, depuis la Nouvelle-France à la mer et à Cathay, la Chine^[3], terminus de la route des épices : « Dès 1634, un habitué des Grands Lacs, Jean Nicollet, apprend des indigènes que certaines vallées mènent vers des peuplades qui n'ont ni barbe ni cheveux. Il pense tout de suite qu'il s'agit des Chinois et pour les séduire emporte une belle robe de soie^[4]. En descendant le Wisconsin, les Ottawas lui dirent qu'il était tout près de la « Grande-eau », le Misi-Sipi. Nicollet crut que c'était l'océan Pacifique et s'en retourna sans pousser plus loin. » (Guerrand : 83-84) ^[5].

Il faut surtout préciser que Nicolet, à peine débarqué, s'exila volontairement plusieurs années chez les Nipissiriniens, des Algonquins du lac Nipissing, pour y apprendre la langue de ces « sauvages » ainsi qu'on appelait alors les Amérindiens ^[6], et y encourager la traite des fourrures, en particulier du castor, le *bièvre* en vieux français^[7], qui faisait fureur chez les belles dames et les beaux messieurs à la Cour de Versailles lorsqu'on l'avait transformé en chapeaux et en manchons. Soit dit en passant, ce commerce et le passage, pour les Amérindiens, d'une économie de subsistance traditionnelle (écologique) à une économie de marché coloniale^[8] (écocidaire), eut des conséquences dramatiques : guerres inter-tribales, déstructuration sociale et culturelle, abus d'alcool^[9], etc. : « Tout le monde trafiquait, en Nouvelle-France, depuis le gouverneur jusqu'aux Jésuites, qu'on accusait de songer autant à la conversion des castors qu'à celle des âmes » (Guerrand : 71).

Mais, pour en revenir à notre héros, il est certain que l'esprit d'aventure l'animait. Il se fit « *sauvage parmi les sauvages* » ^[10] et s'adapta si bien à la société qui l'avait adopté, les Algonquins du lac Nipissing, qu'il fut sans doute le premier blanc à être in-

tégré dans un conseil tribal. Cet « *ensauvagement* » est ainsi souligné par Auguste Gosselin : « *Le Français se faisait ordinairement vite à la vie des bois, peut-être parce qu'il trouvait dans la grande liberté une compensation pour les privations qu'il avait à subir.* » (Gosselin, 1893 : 19). Le même auteur ajoute : « *Malheureusement, la conduite des coureurs de bois n'était pas toujours édifiante.* » (*Ibid.*). Un Amérindien témoignait que ces rudes hommes ne couraient pas seulement les bois : « *ils s'adonnaient eux-mêmes comme nous à courir et à folâtrer avec les femmes* » (*Ibid.*).



Par souci de blanchir le dossier de quelqu'un, Nicolet, qui « *fut toujours parmi eux* [les Amérindiens] *un véritable apôtre et [qui] prépara admirablement les voies aux missionnaires* » (*Ibid.*), l'abbé Gosselin cite ses confrères : « *Il paraît certain, au témoignage du P. Vimont et du P. Le Jeune que la vie de Nicolet au milieu des Sauvages fut toujours irréprochable.* » (*Ibid.*). Que nenni ! Nicolet succomba ^[11], lui aussi, aux charmes des « *sauvagesses* » et l'on sait qu'il épousa l'une d'elles, « *en l'absence du prêtre catholique* » précise la chronique, et qu'il eut avec elle une fille « *naturelle* » qui fut nommée Euphrasine dite *Madeleine* ^[12].

Notes :

^[1] Je n'ai d'autre ambition, en écrivant ces lignes, que d'apporter une touche personnelle, celle d'un ethnologue normand et surtout d'un ami des gens, les Amérindiens, qui l'ont nourri depuis un demi-siècle de leur savoir et de leur affection, à une série de travaux déjà publiés sur cette question des rapports « Normands/Amérindiens ». Je citerai, sans exclusive : l'abbé Auguste Gosselin (1905), Émile Vaillancourt (1933) et, plus récemment, René Le Tenneur (1973), René Blémus (1988), Michel Hébert (2004), tous des (hauts- et bas-) Normands ou d'origine normande.

^[2] Jean est né de Thomas Nicolet, « *messager ordinaire du roy entre Cherbourg et Paris* », et de Marguerite de la Mer.

^[3] Où je retrouve ici, incidemment, mon marin et bretteur d'aïeul !

^[4] Une autre source précise que cette robe était « *toute parsemée de fleurs et d'oiseaux multicolores* ».

^[5] Ce qu'on sait de la vie de Nicolet n'est pas de sa plume ; les notes qu'il rédigea lors des douze à quinze années qu'il passa chez les « sauvages », ont été perdues. Les jésuites, notamment les P.P. Vimont et Le Jeune, en ont eu connaissance et les ont utilisées dans leur correspondance.

^[6] Le terme, péjoratif, est toujours d'usage courant au Québec, un fait que les intéressés n'apprécient guère !

^[7] Ou encore le « *pelu* ».

^[8] Ce sont les Européens qui ont introduit, afin d'augmenter le rendement, les pièges à mâchoires métalliques.

^[9] Les Indiens du Nord, c'est plutôt une exception, ignoraient pratiquement l'usage de substances psychotropes avant l'arrivée des Européens.

^[10] Allusion que le lecteur aura saisie à Saint-Paul.

^[11] L'un de ses biographes, l'abbé Alix se trompe aussi lorsqu'il écrit que Nicolet « *s'était astreint à un célibat méritoire qui lui valait le respect des sauvages et des colons* » (Alix : 127). Les Amérindiens étaient, au contraire, étonnés que des hommes dans la force de l'âge, ce qui était notamment le cas des missionnaires, les « *robes-noires* » comme ils les appelaient, n'exercent pas une saine et joyeuse sexualité et se soumettent à l'abstinence.

^[12] Celle-ci, après le décès de Nicolet, se maria avec des colons blancs et elle a une nombreuse descendance au Québec.

^[13] Il épousera, en 1637 et en présence du prêtre cette fois, une bourgeoise, Marguerite, fille de Guillaume Couillard, et Guillemette Hébert, deux familles parmi les premiers habitants du pays. Ils auront deux enfants dont une fille survivra et fondera, à son tour, une famille.

« Il s'agissait de mettre en œuvre un pur programme d'assimilation et donc d'ethnocide. Des écoles et des institutions religieuses où les enfants étaient séparés, parfois enlevés [17], du milieu jugé délétère de leurs familles et de leurs communautés, devaient enclencher le processus civilisationnel ».

Après ses années « sauvages », Nicolet se rangea comme on dit, et réintégra la civilisation en venant fonder une nouvelle famille, « civilisée » celle-ci, à Trois-Rivières^[13] qui n'était alors qu'un village construit autour de la mission jésuite et du poste de traite, les deux piliers de la colonisation de la Nouvelle-France, avant de devenir l'une des villes les plus importantes du Québec. Il continua à assumer son rôle d'intermédiaire, de truchement, lorsque se présentaient des conflits entre les partis en présence.

La vie du personnage illustre l'ambiguïté du regard et des attitudes des « civilisés », faits à la fois de *séduction* et de *répulsion*, envers des « sauvages » parés de grandes qualités (hospitalité, générosité, bravoure...) mais coupables des plus horribles péchés (ils sont « sans foi^[14], sans loi, sans roi », selon une formule classique, « sodomites », « cannibales », polygames, etc.). Le « sauvage », c'est clair, nous renvoie une image de nous-mêmes que la morale dominante réprouve et nous contraint à cacher. Ce sont pourtant bien deux mondes qui se côtoient sans vraiment communiquer nous dit l'ethnologue Jean Servais : « Il est vrai que bien des différences séparent originellement les jésuites de leurs paroissiens indiens. À vrai dire, ce sont deux univers de sens qui entrent en collision. » (Servais : 61).

Jean Nicolet trouvera un équilibre personnel entre les deux mondes, en poursuivant à la fois des relations affectives avec les Amérindien(nes), en assumant son rôle de médiateur, et en collaborant activement, sans en avoir conscience peut-être, avec les forces de l'*ethnocide* (missionnaires, marchands et autorités coloniales confondus), une expression développée par mon collègue et ami Robert Jaulin pour signifier la mise à mort des cultures.

En 1642, Nicolet

mourra héroïquement, noyé (comme beaucoup, il ne savait pas nager) dans un Saint-Laurent en folie, en tentant de porter secours, par un temps épouvantable et de nuit^[15], à un algonquin allié prisonnier des Agniers (Mohawks). Il n'a été ni torturé (ou très peu) par les Iroquois ni canonisé par les autorités ecclésiastiques qui lui ont pourtant fait grâce de ses péchés, et il a aujourd'hui sa statue (une œuvre d'imagination puisqu'on n'a aucun portrait, aucune description de lui) à Green Bay, dans l'État du Wisconsin aux États-Unis. Il existe au Québec, non loin de Trois-Rivières, une rivière, un village et un collège qui portent son nom, et il y a même un diocèse Nicolet.

Chez d'autres coureurs de bois, ce sera la *séduction* du sauvage et surtout des « sauvagesses » qui prendra nettement le pas. Un célèbre exemple est celui d'**Étienne Brûlé**, un natif de Champigny-sur-Marne (1592-1633) qui n'était pas en odeur de sainteté avec les autorités religieuses et civiles parce qu'on ne comptait plus ses exploits amoureux et qu'il se plaisait plus en la compagnie des « sauvages », en l'occurrence les Hurons, que dans celle de ses compatriotes. Il préférerait « danser avec les loups » que s'exercer au menuet avec les élégantes de la colonie. Il fut même accusé d'être traître à sa patrie, mais l'histoire serait trop longue à raconter. Si l'on en croit la biographie romancée de Charles Ewert (1984), il finit par céder quelque peu à la pression des missionnaires en mettant ses talents linguistiques au service de l'évangélisation. Mais lui, en tout cas, ne revint pas à la « civilisation » et mourut assez mystérieusement tué, peut-être par un mari trompé...

Très typique aussi est le cas d'un autre de ces contestataires, **Nicolas Marsolet**, encore un Normand (natif de Rouen) qui, lui non plus, n'avait pas la faveur de la toute puissante Église catholique. Lisons l'abbé Gosselin : « Le P. Le Jeune se plaint quelque part d'un autre Normand, Nicolas Marsolet, qui, ayant été amené ici tout jeune, à l'âge de douze ans, par Champlain, avait appris le montagnais à la perfection, mais se montrait un peu avare du trésor qu'il avait acquis :



« En tant d'années qu'on a été en ces pays, dit-il, on n'a jamais rien pu tirer de l'interprète ou truchement nommé Marsolet, qui pour excuse disait qu'il avait juré qu'il ne donnerait rien du langage des Sauvages à qui que ce fût. » En parlant de Nicolet, au contraire, il assure « qu'il faisait volontiers servir sa langue à la religion de Jésus-Christ. » (Gosselin: 40-41).

Selon certaines sources, il existait un pacte entre certains interprètes pour ne pas faire profiter les missionnaires, les « robes-noires » comme les appelaient les Indiens, de leur connaissance des langues indigènes. Pourquoi ce refus? Peut-être avaient-ils conscience que l'évangélisation et la sédentarisation, bref la civilisation, mettaient en péril un mode de vie qu'eux-mêmes, hommes des bois, donc « sauvages »^[16], partageaient avec les « sauvages » et préféreraient à la vie routinière et sans relief, sous le carcan d'une morale austère et contraignante, des établissements du Saint-Laurent. Sans doute se sentaient-ils plus proches du mode d'être et de penser que les Amérindiens, Hurons, Algonquins ou autres, prênaient, et défendent toujours: des valeurs spirituelles, humaines et écologiques qu'on peut encore aujourd'hui, et peut-être avec plus de raisons encore, préférer à la société de consommation, la civilisation du profit et du rendement, des machines, du rejet de l'autre, du non-conforme, etc. Ces renégats de la civilisation refusèrent donc la collaboration, ils participèrent le moins possible aux transformations imposées par la colonisation et choisirent de se retirer du monde civilisé, optant pour l'arc plutôt que pour la charrue. Cet « ensauvagement » là, assurément, était un choix de vie.

Le programme des religieux, en parfait accord avec la politique coloniale était de sédentariser des peuples nomades et de les rassembler autour des missions pour faire de ces « chasseurs-pêcheurs-collecteurs », selon la formule des ethnologues, des paysans sédentaires et bien sûr, avant tout, des chrétiens. Les « robes noires », n'avaient que mépris pour leurs ouailles, les jugements qu'ils portaient sur eux en témoignent. Tandis que l'abbé Alix parle des Amérindiens comme de « sauvages grossiers, au visage repoussant, au caractè



ère haineux et vindicatif » (Alix: 58), le P. Le Jeune écrit à propos des Montagnais: « ...il ne se rappelait pas, hélas! « leur avoir vu exercer aucun acte de vraie vertu morale; ils n'ont, disait-il, que leur seul plaisir et contentement en vue » (Relation de 1634 cité par Goyau: 78). Il s'agissait donc de transformer « ces peuples errants qui sont proie à l'enfer » (Lescarbot, avocat: 1606); ces « peuples barbares, privés de toute civilité » (Monchrestien, publiciste, 1615, cité par Goyau: 27) en « petits hommes blancs bronzés » selon la formule de l'écrivain amérindien Cri Harold Cardinal (1970).

Il s'agissait de mettre en œuvre un pur programme d'assimilation et donc d'ethnocide. Des écoles et des institutions religieuses où les enfants étaient séparés, parfois enlevés^[17], du milieu jugé délétère de leurs familles et de leurs communautés, devaient enclencher le processus civilisationnel. L'on crut longtemps, persuadé de la supériorité intrinsèque de la religion et du mode de vie en général des nations chrétiennes, que les « sauvages » ne pouvaient qu'aspirer à jouir des avantages du monde civilisé (i.e. « chrétien »), et l'on encouragea les civilisés à épouser des femmes amérindiennes, à favoriser la dispersion des colons (trafiquants et missionnaires) au sein des tribus, pensant qu'ainsi le modèle jugé « supérieur » s'imposerait progressivement.

Mais c'est le processus inverse

Notes:

^[14] Pour Champlain, les Indiens ne croient à aucun dieu, « ils vivent comme bêtes brutes ». Le P. Sagard est du même avis: « Ils ne reconnaissent et n'adorent aucune vraie divinité ni Dieu céleste » (cités par Douville & Casanova: 242).

^[15] « les vagues sont comme des montagnes. Le froid est intense, et déjà les rivages sont glacés [...] la nuit est sombre, et presque sinistre » (Gosselin: 49).

^[16] Il est peut-être temps de rappeler que le mot « sauvage » vient du latin *sylvaticus* « fait pour la forêt » et « qui est à l'état de nature ».

^[17] Le P. Le Caron reconnaît sans honte qu'il avait « gardé comme otages quelques enfants sauvages dont il [allait] essayer de faire l'éducation ». (cité par Alix: 57).

^[18] Dans l'Ouest, ces métissages donnèrent naissance aux *Bois brûlés*, la Nation Métisse qui est aujourd'hui reconnue au Canada comme peuple autochtone au même titre que les Amérindiens et les Inuits.

^[19] L'abbé Alix note à ce propos: « Les Jésuites trouvèrent chez les jeunes sauvages une répugnance invincible pour la vie de collège. Le bien-être qu'ils y trouvaient [?] et la civilisation européenne à laquelle on les initiait ne valait rien pour eux auprès de la vie libre des bois et des grandes expéditions organisées pour la chasse et pour la guerre. » (Alix: 143). Tout est dit.

^[20] Les Iroquois, qui, comme les Amérindiens en général, ont un solide sens de l'humour disent aujourd'hui qu'au fond, en les torturant à mort, ils ont rendu service aux missionnaires qui aspiraient plus que tout au martyr. Ce destin funeste permit en plus à quelques-uns d'être canonisés.



Post scriptum NdlR Jean de Brébeuf:

Jean de Brébeuf (1593-1649) né à La Boissée, à Sainte Suzanne près de Condé-sur-Vire a écrit un dictionnaire, une grammaire et plusieurs textes sur les Hurons et quelques-uns dans leur langue (cantiques, catéchisme). Il vécut pendant 15 ans chez eux et les considérait comme des êtres humains égaux en dignité, ce qui tranchait avec l'opinion négative des Français, missionnaires compris, à leur égard.

À Condé-sur-Vire existe une association municipale, l'Association des Amis de Jean de Brébeuf, qui fait visiter en été sa maison natale, où se trouve un musée et une chapelle dédiés à Jean de Brébeuf.

qui se produisit: de plus en plus d'hommes, sous prétexte de traite ou d'explorations, quittèrent les établissements du Saint-Laurent et partirent s'« indianiser » en épousant des femmes autochtones et en faisant souche: « Près de huit cents hommes finirent par passer la plus grande partie de leur temps dans les bois et beaucoup d'entre eux s'installèrent définitivement en pays indien. »^[18] (Guerrand: 81). Une religieuse, Marie de l'Incarnation, déclarait: « Un Français devient plutôt sauvage qu'un sauvage ne devient Français. » Et quand les jeunes « sauvages » catéchisés dans les institutions chrétiennes, repartaient chez eux, au lieu de diffuser les modèles qu'on avait tenté de leur inculquer, ils reprenaient le mode de vie « sauvage »^[19]... La traite libre fut interdite et les mariages mixtes prohibés par les autorités.

Lorsqu'il s'avéra, de surcroît, que les missionnaires jésuites étaient largement responsables des maladies qui décimèrent des villages et des nations entières, le message évangélique fut quelque peu discrédité et bon nombre de ces propagateurs de la foi, dont le fameux normand **Jean de Brébeuf**, accédèrent avec béatitude à la sainteté en étant martyrisés au fa-

meux « poteau de torture » qui, pour une fois, n'est pas un vain mot (ou un vain mal si l'on veut!)^[20].

Au bilan, et malgré des génocides aboutis, nous constatons que l'entreprise d'assimilation des Amérindiens et d'éradication de la « sauvagerie » menée par les colons et les missionnaires de toutes obédiences n'a pas abouti, car il existe toujours, et j'en atteste, un mode d'être, de penser et d'agir amérindien. Et ces « truchements » qui vécurent longtemps, parfois toute leur vie jusqu'à une mort parfois tragique, parmi ceux qu'on appelait « sauvages », Hurons, Iroquois ou Montagnais, ces coureurs de bois donc ne devinrent pas riches; ils furent enterrés dans leurs vêtements de peau et leur toque de fourrure (ou leur bonnet de laine). Mais ils avaient sans doute trouvé mieux que tous les « Eldorados »: des gens chez lesquels il fait bon vivre, profiter des plaisirs qu'offre cette vie pour mieux en supporter les épreuves; un monde sans air conditionné, sans téléphones portables, sans jeux vidéo, sans usines et sous-marins atomiques.

Eric Navet

Bibliographie:

- Alix, Abbé Alexandre, 1909 : *Un Héros Normand, Jean Nicolet, Interprète et explorateur (1618-1642)*, Saint-Lô, Imprimerie de Basse-Normandie.
- Blémus René, 1988 : *Jean Nicollet en Nouvelle-France, Un normand à la découverte des Grands Lacs canadiens (1598-1642)*, Cherbourg, Isoète.
- Bonnault Claude de, 1950 : *Histoire du Canada français (1534-1763)*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Cardinal Harold, 1970 : *La tragédie des Indiens du Canada*, Montréal, Éditions du Jour.
- Champlain Samuel, 1951 : *Les Voyages de Samuel Champlain, Saintongeais, Père du Canada*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Douville R., Casanova, J.-D., 1967 : *La vie quotidienne des Indiens du Canada à l'époque de la colonisation*, Paris, Hachette
- Ewert Charles, 1984 : *No Man's Brother, The story of Étienne Brûlé*, Avon Books of Canada.
- Gosselin abbé Auguste, 1893 : *Les Normands au Canada, Jean Nicolet, 1618-1642*, Évreux, Imprimerie de l'Eure.
- Gourmont Rémy de, 1889 : *Les Français au Canada et en Acadie*, Paris, Firmin-Didot.
- Goyau Georges, 1924 : *Une épopée mystique, Les origines religieuses du Canada*, Paris, Bernard Grasset.
- Guerrand, R. H., 1960 : *Indiens et coureurs de bois*, Paris, Les éditions du temps.
- Jaulin Robert, 1970 : *La paix blanche, Introduction à l'ethnocide*, Paris, Éditions du Seuil.
- Hébert Michel, 2004 : *Les Normands et la fondation du Québec du XVIe au XXe siècle... racontés par la carte postale ancienne*, Condé-sur-Noireau, Éditions Charles Corlet.
- Le Tenneur René, 1973 : *Les Normands et les origines du Canada français*, Coutances, OCEP.
- Riverain Jean, 1966 : *Dictionnaire des explorations*, Paris, Larousse.
- Servais Olivier, 2005 : *Des jésuites chez les Amérindiens Ojibwas, Histoire et ethnologie d'une rencontre XVIIe-XXe siècles*, Paris Karthala (coll. Mémoires d'Églises).
- Vaillancourt Émile, 1933 : *La Conquête du Canada par les Normands*, Paris, Eugène Dumont/Montréal, G. Ducharme.

Échos des activités de la SEN

Notre amie Irène Gaultier-Leblond mise à l'honneur au salon du livre de Cerisy le 19 septembre 2020.

Hommage à Irène, ou la Normandie comme modèle.

Naître en portant le prénom d'Irène est déjà, en soi, un défi. Prendre vie dans la première moitié du XXe siècle sous le symbole de la paix est une véritable gageure, mais aussi une espérance.

Irène, puisqu'il s'agit de notre poétesse, nouvelliste et conteuse normande, dont le prénom symbolise la paix, a apporté à notre communauté littéraire normande apaisement et humanité.

Membre de nombreuses sociétés régionales, dont la Société des écrivains normands dont elle fut longtemps vice-présidente, elle a su décrire, dans l'ensemble de ses textes, la Normandie à travers l'attrance de la mer, la beauté des sites, la fécondité du sol et les fastes du passé. Cette terre, si vibrante et réceptive, a happé Irène et lui a offert une puissance d'inspiration qu'elle sait utiliser pour chanter notre territoire.

Irène a aussi dépassé le cadre de notre région aux Léopards, en se penchant, par exemple, avec émotion sur le génocide arménien à l'occasion d'une critique de *L'étrangère* de Valérie Toranian ou en rédigeant *Le transsibérien que je n'ai pas pris*, recueil de contes et de nouvelles qui nous font suivre la narratrice sur tous les continents. Encore tout dernièrement, en mars 2019, Irène appelait, dans un poème, la nature à porter plainte, s'alarmant à la fois des « oiseaux en mazoutage » et de « la forêt en sabotage ».

Transmettre la planète aux jeunes générations est une préoccupation d'Irène, qui a fait de l'éducation un de ses thèmes pérennes. *Mes chemins d'école*, récit contant la vie d'une orpheline dans les années Trente, en témoigne.

Mais la Normandie n'est jamais éloignée des pensées d'Irène. Ses textes et ses portraits réalistes publiés dans *Normandicones* et *Poés'histoire en Normandie* en témoignent. Ainsi, Irène rend hommage dans le second à des Normands, connus ou moins connus.

À la manière de la comtesse de Ségur, nostalgique à jamais de sa chère Russie, croyait la revoir au châ-



teau des Nouettes, à Aube, dans l'Orne, où elle résidait, Irène retrouve la Normandie dans chacune de ses observations, dans chacune de ses déclinaisons, en vers ou en prose.

Femme de ce monde mais aussi inquiète de celui qui vient, Irène a bien mérité cet hommage que nous lui décernons en cet équinoxe d'automne. Le cycle des saisons, qu'il est nécessaire de suivre en Normandie, nous rappelle que l'humain doit s'adapter à son environnement, comme Irène a su s'adapter, tout au long de sa vie littéraire, au monde.

Nous lui souhaitons une longue production littéraire.

Franck Buleux

Notes

- ¹ Poète et nouvelliste, Irène Gaultier-Leblond est présidente de l'association Alienor, vice-présidente de la Société des Écrivains Normands, membre de l'Académie Alphonse Allais et de la SGDL. Ses derniers livres parus sont des contes d'humour Normandicones, une série de six titres pour la jeunesse : *Les Contes de Mimirène* et le recueil de nouvelles *Les Cheveux roux de Gabrielle*.



CULTURE. La Société des écrivains normands décerne deux prix littéraires

Mardi, à Lisieux, la Société des Écrivains Normands, association culturelle fondée en 1923 à Honfleur, a révélé les noms du lauréat du Prix Corneille et de lauréate du Prix André Maurois.

Dans un salon de l'hôtel Mercure de Lisieux, mardi 22 septembre, les six membres du jury se sont rassemblés en présence de l'auteur Franck Buleux, président de la Société des écrivains normands. Pour chaque prix, une dizaine de livres ont été lus cet été.

Le Prix Pierre Corneille, qui récompense des poètes, a été remis à Christian Boeswillwald pour son recueil « Je suis d'un pays bleu de l'âme » auto-édité dans la revue « Les amis de Thalie ». L'auteur haut-viennois, né à Rouen, se dit « très honoré et très touché » et évoque ses racines : « J'ai quitté la Normandie il y a très longtemps et mes parents sont enterrés à Mont-Saint-Aignan ». Cet amoureux de la nature vit aujourd'hui « à l'écart, dans le Limousin, entouré de 600 moutons ». Son recueil est agrémenté de photos qu'il prend lors de ses promenades



Franck Buleux, président de la Société des écrivains normands, et le jury, invitent à lire « Poppa de Bayeux » de Joëlle Delacroix et « Je suis d'un pays bleu de l'âme » de Christian Boeswillwald.

quotidiennes. Selon Yves-Marie Hello, trésorier de la Société des Écrivains Normands, les 28 poèmes de ce recueil sont « des messages forts et d'actualité accompagnés judicieusement par des photos ».

Un livre sur Poppa de Bayeux

Le Prix André Maurois, qui récompense un essai, une biographie ou un texte historique a été décerné à Joëlle Delacroix pour « Poppa de Bayeux » édité en septembre 2018 aux Cahiers du temps. « Elle nous a livré un texte sur l'épouse de Rollon, premier duc de Normandie », explique Franck Buleux, président de la Société des écrivains normands. Contacté par télé-

phone, l'autrice, enseignante-chercheuse dans l'Essonne, précise que « C'est un roman basé sur des faits historiques ». Joëlle Delacroix se dit « très contente » d'avoir ce prix pour cet ouvrage qui lui a demandé « beaucoup de recherche ». Passionnée par l'histoire du Moyen-Âge, notamment par les Carolingiens, les Vikings et leur installation en Normandie, Joëlle Delacroix considère qu'« on parle beaucoup des ducs mais très peu de leurs compagnes ». Elle ajoute : « Il m'a semblé intéressant de parler de l'installation des Vikings non pas vue de Rollon et de ses hommes mais vue plutôt de Poppa de Bayeux. Elle a été enlevée par Rollon lorsqu'il

a attaqué Bayeux et elle est devenue sa compagne et lui a donné des enfants ». Joëlle Delacroix souligne que Rollon était païen et que Poppa de Bayeux était chrétienne. « Ca m'a intéressée de voir l'influence que cette noble carolingienne a pu avoir ».

Une remise officielle des prix aura lieu le samedi 7 novembre à l'occasion de l'assemblée générale. « J'espère que les auteurs viendront », précise Franck Buleux.

Philippe JAUTÉE

■ Site internet de la Société des écrivains normands : ecrivains-normands.com

Notre anthologie poétique ... Ballades pour une balade en Normandie

Soleil blanc, marais du Bessin

*Avec le matin dans le pré qui suinte en vert,
l'arrondi aveuglant de blancheur,
haut perché et désormais à portée
de la délectation des yeux ouverts.
Il glisse à l'horizontale, nimbé
des fils de la vierge qui l'enserrent,
lambeaux de l'araigne des brumes
au rebord des ciels effondrés
du marais*

Claude Vancour



Anglo-Normand

*Feuilles du bananier qui, dans le vent,
nous racontent la mer, pays
où les sentiers sont pistes et gardent l'eau
des équinoxes à Jersey vers la baie
qui s'appelle Bonne Nuit et où
les bateaux font des ronds irréguliers,
titubent et le constable dresse procès
sur un formulaire détrempe
qu'on oubliera*

Claude Vancour

Val de Saire

Cotentin où les chemins nous mènent
au carillon des vêpres
au bourdon entêtant
au pèlerin qu'on croise
et à l'oiseau de mer cultivateur.

Cotentin au fond du Val de Saire,
la mer chuchote et prête
ses pleurs fertiles
qui deviennent bleus en touchant le sol.
Et l'aigrette qui vient boire au lavoir
annonce la future grande marée
avec tout l'équipage
des saints du ciel.
Et des diabolins d'ici.



Claude Vancour

Nostalgie

Elle fut voile pour mon radeau insoumis
Ma mère au regard de calanque,
Orage et douceur tour à tour, main qui bénit ou qui condamne
Les oiseaux fous de l'enfance,
Ombre douce sur mes jeux
Ou dure pour mes premiers délires.
Sa voix me protégeait de la houle des foules
Ou des galopins semeurs de discorde...
La fontaine de son cœur
Délivrait des ruisseaux de tendresse,
Le temps y coulait goutte à goutte
Dans le sablier des secondes.
Même affichant l'insouciance,
Elle gardait ses douleurs encloses dans ses poings
Le givre est en chemin...
Quelle est cette voix dans le vent ?.

Yves PETIT-LOISEL,

poème primé au concours Paul-Verlaine à Metz en 2020

Poèmes du Covid

I. TRISTEZZA

Masque sur la bouche
comme masque sur les seins
mais, à la Nuit des Rois,
c'est la chouette qui dira
le tempo.

II. TRISTEZZA

La bouche qui manque,
décolleté des fossettes,
des commissures
encaparaçonnées,
le creux, le plein
et les déliés.
Éclat des lèvres qui parlent,
chaleur ignifugée.
Restent les jambes
qui vont l'amble
comme poulains déferrés.

Claude Vancour



Colette Deschamps

Rire et douceurs pour terminer une année 2020 difficile

Il est heureux de savoir rire
Même quand le cœur n'y est pas,
Il faut le dire et le redire
A tous les ronchons d'ici-bas.

Il est bon d'avoir le sourire,
De communiquer sa gaieté,
De l'imposer, de la prescrire :
C'est un élixir de santé.

Minuit à l'horloge

Vêtue de son étole blanche
la terre a des accents d'hiver ;
C'est la Saint-Sylvestre : on s'épanche,
des vœux, des souhaits : mieux qu'hier !

Tous les convives en costume
font tinter leur flûte en cristal,
dans les assiettes l'oie qui fume
attend qu'on donne le signal.

Le champagne monte à la tête
l'hôtesse en sert à profusion,
on boit, on mange, c'est la fête
et l'on se perd en effusions.

La flamme des bougies vacille,
le marchand de sable, sans bruit,
passe parmi les joyeux drilles :
le jour a dissipé la nuit.

Noël

Noël arrive à pas feutrés,
flocons de neige et de poudre blanche
tandis que l'oiseau sur la branche
construit des nids bien calfeutrés.

Tendant leurs chapeaux défeutrés,
de pauvres bougres font la marche
Noël arrive à pas feutrés
flocons de neige et poudre blanche.

Blottis dans leurs manteaux lustrés,
ils touchent notre cœur qui flanche
car sur leur misère on s'épanche
afin qu'ils ne soient plus frustrés,
Noël arrive à pas feutrés.

Nous avons lu...

... et nous avons retenu pour vous...

14



- Association La Loure, 2 rue Saint Martin, Saint-Martin-de-Tallevende, Vire Normandie, 15 €.

Chanteuse du Cotentin, Autour du répertoire de Denise Sauvey

L'association La Loure fait depuis 1998 un travail de collecte de chansons populaires dans toute la Normandie. Une quinzaine de recueils sont parus à ce jour, dont cinq avec CD. Le dernier en date a surgi de l'étonnante mémoire de Denise Sauvey qui reprend les chants de veille et de corvée hérités de sa propre famille. Beaucoup reconnaîtront leur parcours dans le portrait qui en est tracé. Son répertoire comprend des textes chantés en Normandie comme ailleurs en francophonie, riches de nombreux couplets et de variantes. Ce qui se dessine, lorsque l'on met bout à bout ces ballades, ce sont les pages d'histoire sociale emmagasinées dans leurs rimes. On nous projette un kaléidoscope où l'on parle de rois, d'Italie et d'Espagne, de voyages en mer. Au gré des puissants, les petites gens, paysans, artisans et matelots doivent faire l'apprentissage du monde aux dépens de leurs amours et de leur vie de famille. Il est question de guerre, de départs douloureux

et de retrouvailles ratées. Jeunes hommes et jeunes femmes se retrouvent seuls devant leur destinée, joyeux, malins, perdu(e)s ou résigné(e)s. Ce ne sont pas des héros de contes de fée. Sur le mode narratif le groupe des chanteurs, (bien souvent des chanteuses) se retrouve dans un temps ancien, aux contours peu définis. Les métaphores se chargent de faire sourire des aventures de filles naïves et de garçons hardis, de beuveries et de maris trompés. Le parler local trouve aussi place dans ces refrains, il chante les louanges du pays natal. Si grivoiseries il y a, on devine qu'il s'agissait là plutôt de souder par complicité la communauté lors des mariages que de passer une soirée entre voisin(e)s. Le plus étonnant dans ce projet de La Loure est qu'il s'établit entre les enquêteurs et les témoins une amitié qui se répand au gré des fêtes organisées ici ou là avec leur concours. La musique crée cette fois un lien de solidarité autour du souvenir d'un mode de vie rural disparu.

Bernadette Laval-Fisera.

« Le plus étonnant dans ce projet de La Loure est qu'il s'établit entre les enquêteurs et les témoins une amitié qui se répand au gré des fêtes organisées ici ou là avec leur concours ».



- Éditeur: Mialet Barrault. 432 pages. 21 €. ISBN-13: 978-2080208842

Crénom, Baudelaire! de Jean Teulé

Jean Teulé est un écrivain normand puisque né à Saint-Lô dans la Manche en 1953. Pas facile à cerner. Individu plein de vie et de fougue, comme ses biographies romancées, mais aimant choquer en se vantant dans la vulgarité, raconter les côtés sombres de ses personnages en exagérant un peu, et même beaucoup j'espère, leur caractère plus qu'antipathique. Baudelaire est ici odieux et répugnant, hâbleur, égoïste. Et ça fait mal quand on a admiré sa poésie. Le titre de cet ouvrage est le juron qui a fusé quand en 1866 Baudelaire est tombé des marches de l'église de Namur, en Belgique où il s'était réfugié déjà très malade, au stade tertiaire de la syphilis. Hémiplegique, il ne

saura plus dire que ce juron. Il faut dire qu'il a mené une vie de dandy, de voyou, fréquentant les prostituées, les lieux louches de la capitale. Les **Fleurs du mal** c'est là qu'il les cueillait. Il est allé au bout de ce recueil qui a été condamné. Après avoir dilapidé la fortune laissée par son père mort alors qu'il avait 5 ans, il quémandait sans cesse de l'argent à sa mère et à ses amis pour pouvoir se payer la drogue dont il était esclave fervent. Il a adoré sa mère, détesté son beau-père Aupick qui lui prenait celle qu'il vénérât et aurait voulu pour lui seul. Fragile psychologiquement depuis son enfance, cette vie dépravée, la drogue, la syphilis ont eu raison de lui à 46 ans. Un autre Normand, Jules Barbey d'Aurevilly, disait de Baudelaire qu'il était le « *Dante d'une époque déchue* ».

Le Calvados et les peintres de Jocelyn Leclerc

Je viens de « revisiter » le Calvados. J'ai surtout longé le littoral avec de nombreuses étapes à Honfleur, Viller-ville, Trouville, Port-en-Bessin... J'ai fait quelques incursions dans les terres avec la Suisse Normande et les villes principales. J'en ai vu de toutes les couleurs ! Quel talent ces peintres qui nous font voir autrement des paysages bien connus ! Quel talent et compétence de l'auteur de l'ouvrage. On imagine les heures de travail et de recherche.

J'aime bien cette présentation chronologique qui illustre l'évolution de l'art. On commence par des paysages « photographiques » qui s'estompent et effleurent l'image en frag-

mentant les formes et les couleurs, par l'impressionnisme, le pointillisme... jusqu'à s'épurer avec Nicolas de Staël qui ne laisse plus que quelques taches placées avec art sur sa toile, comme ce qui resterait d'un souvenir lointain. J'ai découvert de nombreux peintres dont j'ignorais l'existence et revu les grands Maîtres qui font vibrer. C'est vraiment à découvrir !

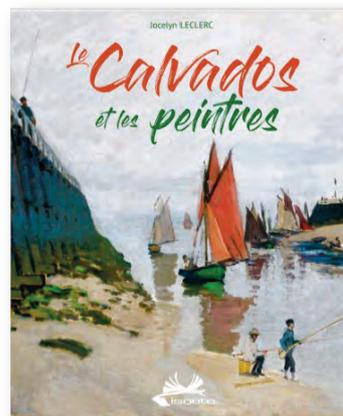
Jocelyne Corbel

- **Jocelyn Leclerc** est Normand, originaire de Cherbourg, passionné de peinture qu'il pratique à ses heures. Il vit à Bayeux où il exerçait son métier de médecin généraliste. Son ouvrage est édité chez Isoète (224 p., 35 €)

« J'en ai vu de toutes les couleurs ! Quel talent ces peintres qui nous font voir autrement des paysages bien connus ! Quel talent et compétence de l'auteur de l'ouvrage. On imagine les heures de travail et de recherche ».



*Castel-Ies-eaux, petit coin charmant du sud Manche.
Réalisé d'après-nature à la plume et encre de chine.
Chantal Ménard-Poidevin*



Rire à Lyre d'Irène Gaultier-Leblond

... est un recueil de poésie dédié au sourire pour un déconfinement « allégé ». Il présente des poèmes d'humour ponctués de haïkus etjoliment enrichis par les illustrations originales de l'une des petites-filles de l'auteure, Nathalie Le Drian.

C'est donc par la grâce d'une complicité joyeuse entre une grand-mère et sa petite fille que s'est réalisé cet ouvrage pour un moment de lecture dans la fantaisie et la légèreté.

*Pour rire demain,
Il faudra pincer très fort
Le nez du destin.*

Et Irène s'y cramponne dans cet ouvrage.

- Présentation sous couverture cartonnée, 60 pages. 12 €, s'adresser à l'auteure irene.leblond@orange.fr



Missy Messi !

Une nouvelle de Raymond-John Pilkington

traduite et présenté par

**Vladimir Claude
Fišera**¹



jouait pour Barcelone. Missy avait l'air d'être ravie d'attirer autant d'attention et je crois qu'elle et Bradley auraient aimé suivre les gamins sur le terrain de foot au coin de la rue. Tous les deux tirèrent sur leur laisse alors que les jeunes s'éloignèrent, continuant de faire rebondir leur ballon en criant « Messi, Messi ! » en se retournant sans cesse vers nous.

Sur le chemin du retour en voiture, je me disais combien ces gamins avaient été amicaux. Ils n'avaient pas hésité à nous aborder, les chiens et moi et à entamer une conversation avec nous. Ils ont fait de leur mieux pour m'expliquer qui était Messi et combien c'était « génial » d'avoir donné son nom à ma chienne, c'est en tout cas ce dont ils étaient persuadés ! Je me demande s'ils ont dit à l'équipe adverse qu'ils venaient de rencontrer Messi. J'espère en tout cas qu'ils ont bien aimé leur match de foot.

Raymond-John Pilkington,
octobre 2019

Mercredi dernier, dans l'après-midi, je revenais vers la voiture après avoir promené les chiens par un chemin qui traverse Saint Sauveur le Vicomte quand j'aperçus un groupe de gamins habillés en footballeurs sur le trottoir en face du parking. Ils semblaient avoir neuf ou dix ans et bavardaient à voix forte en faisant rebondir leur ballon tout en marchant. En voyant les chiens, ils s'approchèrent.

« Black and white, black and white ! » s'écria l'un d'entre eux en montrant les chiens du doigt.

« Est-ce qu'ils sont méchants ? » demanda un autre. Quand ils virent que les chiens étaient amicaux, ils se mirent tous à les caresser. Les tous-tous étaient ravis de cette gentillesse et devinrent aussi excités que les gosses. Ils me demandèrent de quelle race ils étaient et je leur dis que l'un était un cocker et l'autre une espèce de mélange.

« Comment ils s'appellent, monsieur ? » demanda le garçon avec le ballon. Je lui dis que le noir s'appelait Bradley et le petit blanc, Missy. « Wow ! Il s'appelle Messi ? Il est joueur de foot ! » Il se mit à faire des sauts aériens comme s'il tapait dans un ballon en hauteur.

Et tous se mirent à crier : « Il s'appelle Messi ! Messi, Messi ! Wow, monsieur, quel chien ! »

Au début, je ne comprenais rien car je ne savais pas du tout qui pouvait être ce Messi mais ils me l'expliquèrent avec tant d'enthousiasme et d'animation que je finis par comprendre qu'il s'agissait du nom d'un célèbre footballeur. Je n'essayai pas de leur dire que le nom du chien n'était pas tout à fait le même. J'appris plus tard que Messi était un Argentin qui

Notes

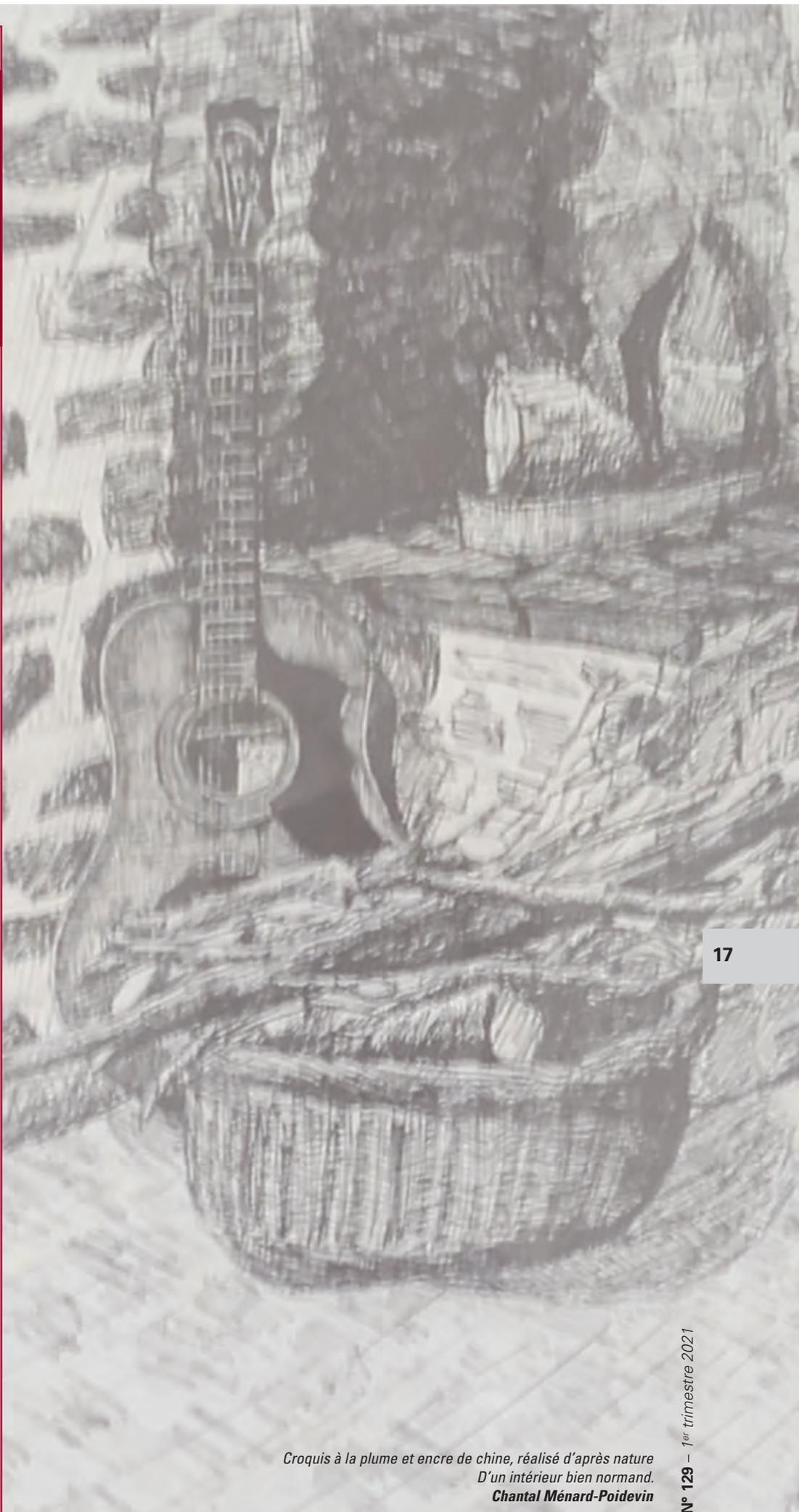
¹ Historien, politologue, slavisant, poète. - Spécialiste de la vie politique et culturelle en Europe de l'Est. - Professeur à l'Institut d'histoire contemporaine et à l'Institut d'études slaves, Université Marc Bloch, Strasbourg (en 1994). - Chargé de recherche au C.N.R.S., chargé de conférences à l'École pratique des hautes études, Paris (en 2015). - Poète sous le nom de Claude Vancour



Note:



RJ Pilkington, né en 1949 à Prestbury, comté du Cheshire, près de Manchester, habite depuis vingt ans à Sainte-Colombe dans le Cotentin où il venait déjà auparavant en vacances, notamment à Crosville sur Douve. Enfant, il a vécu dans le très pittoresque Lake District en Angleterre du Nord où son père était forestier. Après le lycée technique à Manchester, c'est dans cette même ville qu'il fit des études d'arts plastiques et obtint son Capes. Il enseignera cette discipline pendant dix ans dans son Cheshire natal, avant de se spécialiser dans l'enseignement pour mal-voyants qu'il pratiquera, y compris en ayant recours aux arts plastiques, jusqu'à sa retraite anticipée pour raison de santé. Peintre, sculpteur et potier, il s'adonne aussi à l'écriture. Il a participé dans la Manche à des expositions de peinture et y a co-animé un groupe d'« écriture créative » avec d'autres anglophones. Dans le texte ci-dessous, exemple typique des « one pagers » humoristiques (mais « pas que ») des périodiques de langue anglaise, il décrit un « malentendu » à tous les sens du terme dans la communication entre francophones et anglophones dont l'objet est un de ses deux chiens, la blanche Missy, « la petite miss ». Par ailleurs, en anglais, messy signifie désordonné, fauteur de désordre. Les mots en italiques sont en français dans l'original et « black and white » est prononcé en anglais par les gamins français de Saint Sauveur le Vicomte dans l'original anglais ! Ray est lui-même un représentant typique de nos voisins britanniques, résidents permanents parmi nous en Normandie, qu'on gagnerait à mieux connaître pour s'enrichir mutuellement sur le plan culturel et humain. Comme nombre d'autres, Ray a demandé la naturalisation française.



*Croquis à la plume et encre de chine, réalisé d'après nature
D'un intérieur bien normand.
Chantal Ménard-Poidevin*

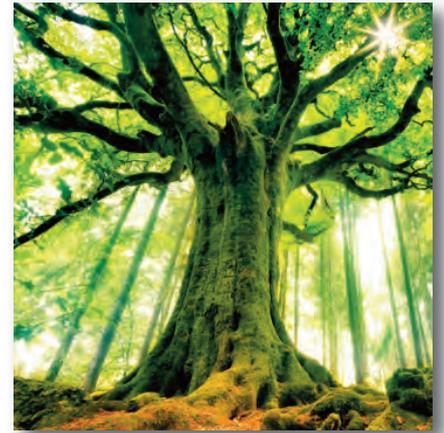
Parole aux écrivains normands

De fleur en arbre, la Normandie en flore

À la suite de notre rubrique de citations d'auteurs normands, sur le thème de la Flore. Les auteurs de notre société peuvent participer en m'envoyant un extrait de leur choix, en prose ou en vers, accompagné d'une courte présentation biographique. C'est l'occasion de mêler nos écrits à ceux des auteurs normands disparus et de faire plus ample connaissance.

Jocelyne Corbel: rene.corbel@free.fr

Jocelyne Corbel ¹



Wilfrid CHALLEMEL (1846- 1916)

Peu connu, ce chantre du terroir, est né et mort à La Ferté-Macé dans l'Orne où il était propriétaire. Il avait aussi un appartement parisien et il vivait ainsi une existence de bourgeois aisé allant de la province à la capitale. Il se passionnait pour l'histoire locale et la poésie et publiait dans divers journaux. Il a écrit « *Les Fertoiseries poétiques* » et « *Le promenoir* » paru à Paris en 1903 d'où est extraite cette poésie :

Le Hêtre

*Jadis le jardinier, qui planta ce beau hêtre,
L'ayant voulu courber en forme de berceau
Par des liens d'osier s'en était rendu maître
Et le croyait vaincu comme un simple arbrisseau.*

*Mais plus tard, bouillonnant dans les rameaux esclaves,
Les sèves du printemps firent un révolté
De l'arbre qui, brisant ses fragiles entraves,
Dressa vers le soleil son branchage indompté.*

*Poète, c'est ainsi que la foule insensée
Veut en vain, te fermant l'horizon spacieux,
Au niveau de la sienne abaisser ta pensée
Qui toujours se relève et monte vers les cieux.*

Eugène CRESPEL

est né en 1882 dans la Manche et fut longtemps instituteur à Cherbourg. Il a beaucoup écrit : du théâtre et des poèmes, des farces médiévales, des opérettes... Il est mort en 1962.



Dans le matin joyeux...

*Dans le matin joyeux, ravi, plein de frissons,
La frileuse rosée évapore ses perles
Et, soudain, jaillissant du cœur vert des buissons,
Vibre, clair et nouveau, le chant flûté des merles.*

*La brise, qui susurre et frôle les sillons,
Caresse, en s'envolant, les entrelacs des branches
Et la jeune aubépine offre aux premiers rayons
Le virginal écrin de ses corolles blanches... (...)*

Notes

¹ Jocelyne Corbel est née à Cherbourg et vit dans la banlieue de Caen. Infirmière, bibliothécaire, bénévole, membre de diverses associations littéraires et en particulier de la Société des Écrivains Normands, elle écrit poésies, nouvelles et romans. Elle est lauréate de nombreux prix littéraires.

Pour la joindre :
rene.corbel@free.fr

Marie-Jean CHEMINADE

...est né en 1927 dans la banlieue d'Angoulême mais arriva dès 1937 en Normandie. Il fit ses études au lycée Malherbe de Caen. Il était ingénieur à la SMN où il a travaillé 40 ans.

Passionné de l'histoire de l'écriture qui lui a inspiré plusieurs ouvrages, il était aussi poète, longtemps membre du cercle de poésie André Druelle. Il est décédé à Caen au mois d'août 2013.



Extrait de son roman **La jeunesse d'Ouni**
(**Mémoires d'un vizir vers 2300 avant JC**) – 2008

(...) Nous étions en plein mois de la rose, les acacias parfumaient l'air de fragrances très fortes et les hennés commençaient à fleurir. Il faisait bon, pas trop chaud, j'étais heureux dans le grand jardin près du beau bassin où carpes et poissons s'ébattaient tranquillement parmi les nymphéas roses, pas encore très fleuris et les bleus seulement en boutons, car ils ne fleurissaient que la nuit. A l'ombre d'un petit bosquet de papyrus géants, ainsi protégé du soleil, avec la présence de l'eau qui m'apportait fraîcheur... (...)

Une vue du printemps (Étude poétique) :

La viorne argentée s'empresse de fleurir,
De ses globes de neige elle aime à se couvrir,
Tandis qu'à ses côtés, fier de son opulence,
En longues grappes d'or l'ébénier se balance.
Plus loin, l'iris agite, au bord d'un cristal pur,
Les trésors élégants de sa tête d'azur
Et la rouge pivoine au pavot réunie
Elargit de son front la pourpre rembrunie...

Daniel COLLIN

est né à Cherbourg en 1945. Après des études à l'université de Caen, il devient professeur de Lettres. Il réside dans la région de Caen où il écrit poésie, nouvelles et réflexions philosophiques. Il est membre du cercle de poésie André Druelle.



Extrait de **Soldes d'automne** (Ed. Isoète- 2008)

(...) Il alla se planter devant le roncier rébarbatif aux entrelacements serrés et manifestation hostiles en leurs dents de requin innombrables. Ainsi changé, il considérait le jaillissement profus des ronces vigoureuses dont il ne voyait ni la racine ni l'aboutissement, seulement les volutes capricieux et armés de crocs acérés prêts à mordre dans la chair. (...)

(...) Au jardin, ils commencèrent à multiplier les plantes à fleurs ; ils acquirent beaucoup de rosiers dont certains les retinrent pour leur dénomination exotique ou originale (...) Ils n'avaient pas oublié les pivoines et leurs grosses têtes d'un rouge profond ; dans leur infinie variété, les tulipes les auraient bien tentés également, mais ils les trouvaient trop éphémères et trop pressés d'étaler leurs pétales au sol. Ils avaient aussi renoncé aux roses trémières qui se haussent volontiers du col mais dont les feuilles leurs apparaissaient trop pustuleuses et ternes. La marguerite double leur avait bien plu... (...)



Jocelyne CORBEL

... est née en 1948 à Cherbourg, elle fut infirmière à Caen et habite sa banlieue. Longtemps secrétaire de la Société des Écrivains Normands, membre de plusieurs associations littéraires, elle écrit poésie, nouvelles, romans et plusieurs essais sur les métiers d'autrefois et la généalogie.

Extrait du recueil **La vie d'Art'riste**
(Prix de Frénoville et Prix Louis Bouilhet 2000)

Arc-en-fleurs

Ta palette n'y suffirait pas
Pour étirer cet arc-en-fleur
Ces jaunes en joie duplicata,
Tant de couleurs !
Des grappes de cytise en stalactites d'or
Caressent les soleils, les tulipes et trolles,
Des narcisses odorent,
Des primevères étoilent leurs corolles.

Et des calcéolaires, on glisse vers l'orange,
En gaillardes et immortelles,
En gazanias et ravenelles
Jusqu'à ces bleus étranges
Des lins, verveines et nigelles,
Campanules et ipomées d'un soir.

Dans l'eau de ma mémoire
S'abreuvent les tiges de fleurs,
S'enlacent les couleurs.
Pensées, violettes. Mélancolie.
Iris, érigerons et ancolies.

Mon cœur saigne du rouge de la rose,
En gouttes de fuchsias, des verveines et des sauges.
Les papillons s'y lovent, couleurs contre couleurs.
S'enlacent les odeurs, en profondeur,
Décollent en nous des souvenirs enfouis,
A la recherche du bonheur enfui.

Impressions à Giverny

J'ai dérobé le regard de Monet
Pour fouiller l'étang
Et des couleurs diluées d'un carnet
J'ai extrait, flottants,
Les nymphéas envoûtants.

Comme une grâce du ciel immergé,
Dilué dans l'étang,
J'ai ravi des couleurs rondes ou frangées,
Dessins clapotants
Des nymphéas envoûtants.

J'ai passé le petit pont de Monet,
Traqué le soleil,
Joué avec des saules enrubannés...

Un tableau pareil
Est une symphonie de contours flous,
D'apparences, de courroux,
Une gamme d'ondes si lumineuses
Que sa musique est silencieuse. (...)

Pierre CORNEILLE
(Rouen 1606- Paris 1684)

... était le fils d'un maître des Eaux et Forêts. En 1624, il fut reçu avocat stagiaire au parlement de Rouen et en 1628 son père lui acheta deux offices d'avocat qu'il vendit en 1649 pour accepter la charge de procureur des Etats de Normandie. Il était déjà célèbre et reconnu comme dramaturge depuis des années. D'abord avec un cycle comique entrecoupé de tragi-comédie, puis de tragédie.

L'immortelle blanche

*Donnez-moi vos couleurs, tulipes, anémones ;
Œillets, roses, jasmins, donnez-moi vos odeurs ;
Des contraires saisons le froid ni les ardeurs
Ne respectent que les couronnes
Que l'on compose de mes fleurs :
Ne vous vantez donc point d'être aimables ni belles ;
On ne peut nommer beau ce qu'efface le temps :
Pour couronner les beautés éternelles,
Et pour rendre leurs yeux contents,
Il ne faut point être mortelles,
Si vous voulez affranchir du trépas
Vos brillants, mais frêles appas,
Souffrez que j'en sois embellie,
Et, si je leur fais part de mon éternité,
Je les rendrai pareils aux appas de Julie,
Et dignes de parer sa divine beauté.*



Plaque au Parlement de Rouen.

Marcelle DARTHENAY

... est née à Condé-sur-Noireau. Poète, elle fut membre de plusieurs sociétés littéraires et secrétaire dans les années 80 de la Société des Écrivains Normands. Elle a publié poèmes et nouvelles.

Extrait de **Fleurs de la poésie Normande**, anthologie de Claude Le Roy (Ed. Corlet- 1980) :

Le jardin de l'aïeule

*Le jardin de l'aïeule en trois degrés s'étage
Et pose ses regards sur un vaste horizon...
L'œillet rose et le buis encerclent le gazon
Sous des ormes touffus si vieux qu'ils n'ont plus d'âge...*

*Dans un angle un vieux banc prête au marivaudage
A l'ombre d'un cytise en pleine floraison...
Des roses, du printemps jusqu'à l'âpre saison
S'enroulent aux arceaux tel un souple cordage...*

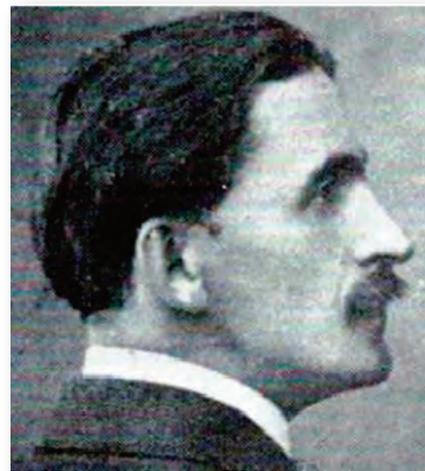
*De vieux marbres verdis tapissent le chemin,
Des lierres mêlés aux rameaux de jasmin
Recouvrent à demi la croulante muraille.*

*Il est doux d'y rêver lorsque le jour s'endort
Et glisse en se jouant des rayons striés d'or
Au-dessus des fleurs d'eau du bassin de rocaille !*



**Eléonor DAUBREE**

... est né en 1881 à Gouville/mer dans la Manche. Il est mort en 1961. Après des études à Saint-Lô et à Caen, il fut instituteur à Lessay puis à Dol. Poète, il commence à publier en 1908. Ami de Frédéric Mistral, il nous a légué de nombreux recueils au nombre desquels « Les fleurs de mon pays », « Le cœur des humbles », « Un regard sur la vie » ouvrage qui lui valut le prix Balzac en 1919, et « La Terre des ancêtres » couronné par l'Académie française en 1922. Une rue de Coutances porte son nom.



Extrait de son recueil **Les fleurs de mon pays** (1912)

Les pommiers

*J'aime mes clos herbeux, mes champs, mes bois, ma lande
Avec l'attachement des sentiments premiers ;
A l'amour de ton sol, ô ma terre normande,
Reste à jamais uni l'amour de mes pommiers.*

*Quand le printemps sourit au bord de la prairie
Où roucoulent déjà les amours des ramiers,
J'aime voir se dresser, glorieuse et fleurie,
Au-dessus du pré vert la tête des pommiers.*

*Puis, quand l'août, orgueilleux du blé qui nourrit l'homme,
A gonflé de soleil la grappe du sarment,
J'aime voir se courber sous le poids de la pomme
Le front large et chenu du vieux pommier normand.*

*En octobre, au verger rempli d'essaims d'abeilles,
J'aime voir le fermier, de l'aube jusqu'au soir,
Abattre les fruits mûrs, en remplir des corbeilles
Et les porter en tas dans l'enclos du pressoir.*

*J'aime mes verts coteaux, mes champs, mes bois, ma lande
Avec l'attachement des sentiments premiers ;
A l'amour de ton sol, ô ma terre normande,
Reste à jamais uni l'amour de mes pommiers.*

**Société des Écrivains Normands**

Demande d'adhésion à la Société des Écrivains Normands pour l'année 2020.

- Adhésion pour une personne seule : 40 euros
- Adhésion pour un couple : 55 euros
- Abonnement aux *Lettres normandes* (revue trimestrielle) sans adhésion : 20 euros

Conditions pour toute nouvelle adhésion :

- Sociétaire : avoir publié au moins 2 ouvrages
- Ami(e) des lettres en Normandie : sans condition de publication

Document à retourner accompagné du règlement par chèque à l'ordre de la S.E.N.
au trésorier : **Yves-Marie Hello** – 1, rue du Général Leclerc – F 14 860 Ranville

Concours littéraire 2021

Grand Prix des Écrivains normands - Le Prix Gustave Flaubert

Règlement du Prix Gustave Flaubert

En 2021 le **Grand prix des Écrivains Normands** concerne le **Prix Gustave Flaubert**, exclusivement une œuvre de fiction : roman, conte, nouvelle...

Article 1 : Ce prix est ouvert à tous les auteurs nés en Normandie ou y résidant ou dont l'ouvrage traite de cette province. Les membres du conseil d'administration de la Société des Écrivains Normands ne peuvent être candidats.

Article 2 : Pour concourir, les candidats doivent envoyer trois exemplaires d'un ouvrage édité ou auto-édité depuis **moins de deux ans** au 1er janvier de l'année du concours (2021) : la preuve étant rapportée par la datation du dépôt légal de préférence, de l'I.S.B.N., du copyright pu de la mention de l'imprimeur.

Article 3 : Les envois non recommandés doivent être adressés au Secrétariat des prix à l'adresse suivante : *M. Franck Buleux, président de la SEN, 43 bis, rue Stanislas Girardin, Apt. n° 7, 76000 Rouen.*

Les dates limites de participation vont du 1er mars au 31 mai 2021 dernier délai, le cachet de la Poste faisant foi.

Article 4 : Six membres du Conseil d'administration de la Société des Écrivains Normands composent le jury. Ils sont désignés par le président sur proposition du Conseil.

Article 5 : Le droit d'inscription est de 20 € pour les non-adhérents à la Société des Écrivains Normands, plus une enveloppe timbrée (tarif rapide) à l'adresse du candidat. Nos adhérents sont dispensés du droit d'inscription, mais non de l'enveloppe.

Article 6 : Les ouvrages déposés sont archivés et non rendus. Les décisions du Jury sont sans appel.

Article 7 : Le prix est remis à l'automne, à une date et dans une ville normande qui seront précisées en temps opportun. La présence des lauréats à cette remise est indispensable. Les récompenses consistent en chèque, diplôme et livre cadeau.

Article 8 : Une œuvre ne peut être présentée une nouvelle fois. Les lauréats peuvent à nouveau concourir pour ce même prix après trois années consécutives suivant l'année d'obtention du prix.

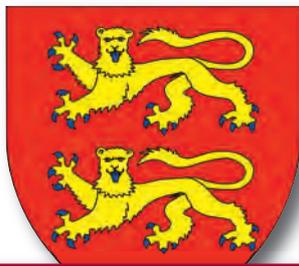
Article 9 : La participation au concours entraîne l'adhésion sans réserve au présent règlement.



23

Nom : _____ Téléphone : _____
Prénom : _____ Email : _____@_____
Adresse : _____
Code postal : _____ Ville : _____

Renseignements et contact auprès du Président de l'association :
franck.buleux@orange.fr



Les Lettres normandes

Revue Trimestrielle
de la
Société des Écrivains Normands
Fondée en 1923
(Association loi 1901)

Anciens présidents: Charles-Théophile Féret, René Fauchois, Lucie-Delarue-Mardrus, Edmond Spalikowski, René Herval, Jacques Henry, Pierre Maugendre, Jacques Viquesnel

Président d'honneur (†)
Claude LE ROY

Conseil d'administration
(2019-2021)

Président: M. Franck BULEUX
43 bis rue Stanislas Girardin - Apt. 7
76000 Rouen

Rédactrice-Adjointe:
Mme **Jocelyne CORBEL**
4, rue Léonard Gille
14540 Bourguébus

Vice-présidents délégués:

Calvados:
Mme **Colette DESCHAMPS**
4, rue Lanfranc
14000 Caen

Manche:
M. **Vladimir FISERA**
1 rue des Loutres
50480 Turqueville

Orne:
M. **Michel LEFEVRE**
14 Chemin de Saint Roch
61200 Argentan

Seine-Maritime:
M. **Philippe ROUYER**
37, rue Orbe
76000 Rouen

Membres:
Mme **Edith SERAIS**
18ter Bld Commandant Kieffer
14150 Ouistreham

Trésorier:
M. **Yves-Marie HELLO**
1, rue Gal Leclerc
14860 Ranville

Secrétaire numérique:
M. **Michel HALLET**
24, Les Ruelles
14320 Clinchamps-sur-Orne

La Société des Écrivains Normands

Elle a été fondée en 1923 au Pavillon de la Reine, à Honfleur, chez **Lucie Delarue-Mardrus** ¹. Outre la maîtresse de maison, on comptait parmi les fondateurs **Wilfrid Lucas** ², **Marcel Pain**, **Charles-Théophile Féret** ³, **Edmond Spalikowski** ⁴, **Julien Guillemard** ⁵, **Louis Beuve** ⁶ et quelques autres.

Le président-fondateur fut **Charles-Théophile Féret**, assisté par **Lucie Delarue-Mardrus**, **Edmond Spalikowski**, **Pierre Varenne** ⁷, relayés plus tard par **René Herval** ⁸, **Maurice d'Hartoy**, **Camille Cé**, **Pierre-René Wolf**, **Jehan Le Povremoyne**, **Jean de La Varende** ⁹, **Jean Follain** ¹⁰, le **cardinal Grente**, le **duc de Broglie**, **Jacques Hébertot**, parmi d'autres.

Au fil des ans, la Société a compté parmi ses membres nombre d'écrivains de grand renom dont certains furent membres de l'Institut. Citons : **Édouard Herriot**, **Maurice Leblanc** ¹¹, **André Maurois**, **André Siegfried** ¹², **Jérôme Carcopino**, **Jacques Rueff**, **Jacques de Lacretelle**, **Armand Salacrou**, **Michel de Saint-Pierre** ¹³, **André Castelot**, **Jean-Albert Sorel**, **Edmonde-Charles Roux** ¹⁴, **Henriette Charasson** ¹⁵, **Patrick Grainville**, **Pierre Osenat** etc.

Association régie par la loi de 1901, elle a pour buts de regrouper les écrivains ayant des origines normandes ou ayant pris notre province comme terre d'adoption, d'organiser toutes manifestations propres à servir les lettres normandes et plus généralement la culture et la langue française. Elle édite une revue trimestrielle intitulée :

Les Lettres Normandes

Elle comprend des Membres d'Honneur, des Sociétaires ainsi que des Membres adhérents ou sympathisants. Pour devenir sociétaire il faut avoir publié au moins deux ouvrages et être agréé par un comité de lecture.

Elle organise chaque année diverses manifestations tenues par rotation dans l'un des cinq départements de Normandie : Assemblée générale en octobre, Journée des lettres normandes, conférences, salons du livre, animations diverses.

Enfin, elle décerne tous les ans plusieurs prix par concours : **Le Grand Prix des Écrivains Normands Gustave Flaubert** ou **André Maurois** (en alternance); **le Prix de poésie Pierre Corneille** tous les deux ans.

